

Quand tu te souviendras...

Sommaire

Chapitre 1	p. 3
Chapitre 2	p. 10
Chapitre 3	p. 13
Chapitre 4	p. 17
Chapitre 5	p. 20
Chapitre 6	p. 26
Chapitre 7	p. 31
Chapitre 8	p. 35
Chapitre 9	p. 40
Chapitre 10	p. 46
Chapitre 11	p. 51
Chapitre 12	p. 55
Chapitre 13	p. 60
Chapitre 14	p. 64
Chapitre 15	p. 69
Chapitre 16	p. 74
Chapitre 17	p. 79
Chapitre 18	p. 84
Chapitre 19	p. 89
Chapitre 20	p. 94
Chapitre 21	p. 97
Chapitre 22	p. 102
Chapitre 23	p. 106
Chapitre 24	p. 110
Chapitre 25	p. 114
Chapitre 26	p. 118
Chapitre 27	p. 123
Chapitre 28	p. 129
Chapitre 29	p. 133
Chapitre 30	p. 139
Chapitre 31	p. 144
Chapitre 32	p. 149
Chapitre 33	p. 152
Chapitre 34	p. 156
Chapitre 35	p. 160
Chapitre 36	p. 164
Chapitre 37	p. 169
Chapitre 38	p. 174
Chapitre 39	p. 179
Chapitre 40	p. 185
Chapitre 41	p. 190
Chapitre 42	p. 196
Chapitre 43	p. 199

-Chapitre 1-

20h10... Il est en retard !... Je fixais la porte de temps à autre, pour ne pas avoir l'impression d'attendre quelqu'un, l'air faussement détendue. C'est chaque fois la même chose, c'est fou ! Ce soir, j'avais mis ma robe courte bleu nuit : pas la grande classe, mais suffisamment élégante pour que ça marche. C'est comme ça qu'il faut faire. Si le type vous plaît, tout faire pour qu'il vous trouve à son goût quoi qu'il arrive. Dans le cas contraire, cela reste une soirée dans un piano-bar branché du centre. Le tout est de lui en mettre plein le cœur, et non plein la vue dès la première fois, ça les effraie... J'avais pris un verre de vin rouge au bar en l'attendant. J'aurais préféré autre chose, un coca ou une bière ce soir, mais ça fait... un peu mauvais genre. En tout cas pour ce que je voulais.

Celui-là m'avait beaucoup plu dans son annonce. Les petites annonces... C'est la mode en ce moment, surtout à New-York ! Internet, journaux ou revues spécialisées, ou plus en vogue encore : les clubs de rencontre et restaurants de célibataires... Au début, je trouvais ça ridicule ! Comment pouvait-on être attiré par un texte sans vie et des mots écrits tous de la même façon dans un encart de journal, entre la page des sports et les informations du jour ! Et puis, je me suis prise au jeu. Oui, c'est ça, au début, c'était un jeu. Et puis, on découvre les règles et les interdits, et c'est grisant. J'ai commencé par les restaurants de célibataires, vous savez, les *Speed-Dating*, où vous avez moins de dix minutes pour entamer une conversation avec un inconnu au pseudo improbable, puis le gong retentit et un autre « pseudo » vient s'asseoir à votre table pour dix nouvelles minutes. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous en trouviez un qui mérite un rendez-vous ultérieur d'un peu plus longtemps. Stressant je dois dire... C'est pas mon truc. Alors j'ai opté pour les annonces via internet ou par les journaux. Le premier rendez-vous que j'ai eu fut une vraie catastrophe. Pour moi et pour lui. J'avais un peu enjolivé mon annonce, du genre « jeune femme, 29 ans » pour ne pas dépasser la trentaine et donner l'impression d'être une vieille fille 'incassable', « passionnée par son travail mais aimant aussi la lecture, la nature... » et toute une panoplie de hobbies plus ou moins véridiques, pour ne pas montrer que je ne vivais que pour mon boulot, ce qui était vrai à l'époque. Bref, une description de moi assez... bien. Le problème majeur était qu'il avait fait sensiblement la même chose, et que nous avons purement et simplement joué une pièce de théâtre toute la soirée, chacun dans le rôle que nous nous étions créés ! Catastrophique ! Je me souviens que le pianiste avait joué « Cry me a river », ce qui m'avait amusée dans la mesure où c'était précisément ce que j'avais envie de faire sur l'instant. Heureusement pour moi (et pour lui !), je n'ai pas paru être à son goût, ce qui a écourté le rendez-vous. J'ai esquissé un sourire en y repensant. 20h15... Peut-être est-il dans les embouteillages s'il a pris un taxi. Il connaît ce club au moins ? Oui, tout le monde connaît ce club. Et puis, au téléphone, il ne m'avait pas semblé perdu quand je lui avais parlé du Blue Star. Le patron finissait par me connaître, à force. J'y venais presque tous les vendredis soir. Pas chaque fois pour un rendez-vous, mais j'aime la musique qu'on y joue. Du bon jazz et du blues bien feutré, à vous faire oublier que vous êtes dans la cohue de New-York, à deux pas de Times Square. Ce soir, le pianiste était accompagné d'une chanteuse noire qui revisitait tous les grands classiques de Blues. Un vrai délice ! Dans sa robe rouge à paillettes qui scintillait sous les projecteurs, les yeux fermés comme pour s'imprégner totalement de l'atmosphère de la mélodie, je me suis demandée si elle se souvenait qu'on était là. Elle paraissait tellement dans sa chanson qu'on aurait tous pu partir sans qu'elle s'en rende compte. Il y avait un monde fou d'ailleurs ! J'ai jeté un regard autour de moi : toutes les tables étaient prises et les seules qui restaient libres étaient réservées. Moi, j'avais préféré rester accoudée au bar. Vous vous sentez moins 'prisonnière' si ça ne marche pas avec votre rendez-vous. Avec le temps, j'avais

appris ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait surtout éviter pour que le gars n'ait plus envie de vous quitter après le premier rendez-vous. Combien de fois j'avais eu des rendez-vous à la suite d'une annonce? Je ne sais plus trop, une dizaine peut-être. Ça peut paraître beaucoup, mais il faut bien ça pour en tirer les bonnes leçons pour la suite. Et puis, même si ça fonctionne à la première rencontre, rien n'est gagné. Il y a, après, les éternelles sorties au cinéma, au théâtre ou au restaurant pour se connaître mieux, et c'est le temps qui détermine si vous continuerez, ou si vous aurez simplement mangé tous les soirs dans un restaurant différent pendant une semaine et vu trente-six films ou pièces pour lesquels vous n'auriez jamais payé autrement ! C'est comme ça. Tout le monde connaît les règles du jeu...

Une fois seulement, ça avait été différent. Tony. Il venait d'emménager dans Little Italy, et comme il arrivait de son pays natal depuis peu, il ne connaissait pas beaucoup la ville. Du coup, une fois n'est pas coutume, j'avais pris en main tous les rendez-vous et j'avais été son guide pendant quelques semaines pour lui montrer tous les meilleurs coins de New-York. Et puis, ça changeait du cinéma ou du théâtre ! On avait passé de très bons moments ensemble, vraiment. Il me faisait penser à mon frère. Mon frère n'était pas italien bien sûr, mais il avait les mêmes cheveux noirs qui tombaient sur le front, avec des yeux marrons aussi perçants que lui, qui en un regard vous pénétraient jusqu'au plus profond de vous et vous laissaient complètement à nu. J'aimais ce regard. J'aimais mon frère... Une tristesse m'a envahie et j'ai senti une boule monter dans ma gorge. Non, ce n'était pas le moment ! J'ai secoué la tête énergiquement, bu une gorgée de cet excellent vin rouge californien et mon regard s'est porté sur la chanteuse noire pour penser à autre chose. Elle avait changé de chanson mais ses yeux étaient toujours fermés, et sa voix ronde et suave m'a donné un de ces blues d'un seul coup ! Je ne l'ai pas réprimé cette fois. Il me manque tellement ! Cinq ans... C'est si long et tellement court en même temps !...

La porte du club s'est ouverte et m'a sortie de ma rêverie. Je me suis redressée un peu sur mon tabouret haut. C'est lui ?... Un homme avec un chapeau est entré, trempé jusqu'aux os. Tiens, il ne pleuvait pas tout à l'heure ! Encore une de ces *showers* new-yorkaises qui surviennent sans crier gare pour surprendre les trop confiants qui sont sortis sans parapluie. Une serveuse a pris son pardessus et son chapeau et l'a invité à avancer. L'homme était grand, brun, la quarantaine passée, assez baraqué et très élégant dans un trois-pièces gris moiré taché de gouttes de pluie. Tout en s'avançant, j'ai croisé son regard qu'il a soutenu jusqu'à arriver à ma hauteur. Première règle : le regard. Le soutenir tant qu'on peut puis baisser les yeux en souriant. Il m'a rendu mon sourire, m'a saluée, a pivoté entre deux tables et est allé rejoindre une femme qui était là avant que j'arrive. Dommage...

Presque 20h30 ! Et s'il m'avait vue par la fenêtre et était reparti parce que je ne lui plaisais pas ! Non, impossible. Non que j'étais sûre de lui plaire, j'ai un physique tout ce qu'il y a de plus banal, mais nous étions au moins quatre femmes seules au comptoir. Il ne pouvait pas savoir.

J'avais fini mon verre. J'en ai commandé un autre. Qu'est-ce que j'allais lui dire quand il arriverait ? Deuxième règle : l'importance de l'entrée en matière. 'On n'a jamais une deuxième chance de faire une première impression' m'a dit un jour quelqu'un. Un petit trait d'humour sur son retard pour détendre l'atmosphère, ou ne rien dire là-dessus pour ne pas le mettre plus mal à l'aise ? Car finalement, je ne savais pas grand chose de lui. C'est ça l'ennui avec les petites annonces : c'est le strict minimum pour ensuite pouvoir démarrer une conversation neutre. Comme si c'était simple ! C'est vaste ! « Alors comme ça, vous avez 33 ans... » (cette fois, c'est vrai !), « vous précisiez que vous étiez artiste ?... ». Et les banalités commencent. Mais je fais la même chose, on fait tous la même chose, alors... Il faut bien

commencer quelque part ! Je ne savais de lui que son prénom, Matt, un diminutif sans doute, quelques détails sur son physique qui ne renseignent finalement rien du tout : grand, brun, yeux bleus ; son âge : 42 ans (est-ce que c'est le vrai ?...), qu'il est originaire du Maine et est venu travailler à New-York il y a quelques années, et qu'il est divorcé depuis 2 ans. Et voilà ! Il faut tenir toute une soirée avec ça ! Avant de nous fixer le premier rendez-vous, nous avons échangé quelques e-mails, mais sans réellement parler en profondeur de nos vies respectives. Pour garder une part de mystère? Non, je ne pense pas. Ça s'était fait comme ça, c'est tout.

- « Mademoiselle Erin ? »

Entendre mon prénom m'a fait sursauter. Il provenait d'un magnifique sourire charmeur qui a failli me faire rougir. J'ai levé les yeux et ce que j'ai pu voir du reste n'en était pas moins déplaisant, je dois dire. Il avait des petits plissements au coin des yeux que j'ai tout de suite adorés. J'étais un peu décontenancée : d'où était-il sorti pour que je ne le voie pas venir ? Toute cette réflexion succincte sur l'homme qui se tenait en face de moi s'est faite en une fraction de seconde avant que je ne puisse répondre un « oui » avec bien plus d'assurance que ce que je ressentais en réalité.

- « Je suis Matt, Matt Cunningham. Très heureux de vous rencontrer enfin. »

J'ai senti une sincérité dans sa voix qui m'a un peu effrayée, pour un premier abord que j'espérais plus neutre. Nous nous sommes serrés la main.

- « Erin Mayer. Enchantée, Matt. Je désespérais de vous voir arriver! »

Bon, c'était fait ! La plaisanterie douteuse sur son retard était sortie ! Remettre ainsi la balle dans son camp me laissait sans doute le temps de reprendre mes esprits, ce qui n'était finalement pas plus mal !...

Il a souri largement et, d'un geste de la main, m'a désigné une table. Je me suis avancée. Deux tables plus loin, l'homme au chapeau de tout à l'heure était en grande conversation avec sa conquête. J'ai juste jeté un coup d'œil dans leur direction et me suis assise à notre table.

Apparemment, ce bref regard n'a pas échappé à Matt puisqu'il a dit dans un nouveau sourire :

- « Pas trop déçue que ce ne soit pas lui ? »

J'ai levé les sourcils. Pourquoi me disait-il cela ? Bon... J'ai supposé qu'il n'attendait pas de réponse à sa question. Déjà, il appelait la serveuse pour prendre notre commande.

- « Que prenez-vous Erin ? Un *autre* verre de vin ? »

- « Euh... Oui, rouge, je vous prie ».

Là, rouge, c'était moi ! S'il essayait de me mettre mal à l'aise, il était en train de réussir !

Toutes les règles du premier rendez-vous étaient en train de m'échapper.

- « Pardonnez-moi, Erin. Je dois vous faire un aveu. »

'Ça commence bien !', me suis-je dit.

- « Je vous écoute ? » ai-je lancé avec prudence.

- « Je n'étais pas en retard. En réalité, je suis là depuis 18h30. Je travaille avec les musiciens. Plus exactement, je suis leur producteur. Je reste parfois dans les coulisses de la scène pour vérifier que tout se passe bien. Aussi, vous ai-je inévitablement vue arriver tout à l'heure, vous installer au bar, regarder la pendule de nombreuses fois (il avait dit cette phrase avec une pointe d'ironie), vous commander deux verres de vin et, bien sûr, sourire à cet homme-là (d'un coup de menton, sans détacher son regard de moi, il m'indiquait l'homme au chapeau) en croyant, ou en espérant, je ne sais pas, que c'était votre rendez-vous. »

Il était fier de sa tirade et de l'effet qu'elle semblait produire sur moi. De mon côté par contre, je n'aimais pas trop cette situation qui m'échappait de plus en plus. Donc, il m'avait observée pendant tout ce temps... Que faire, que dire à présent ? J'aurais pu mal le prendre, c'est sûr.

En une autre circonstance, je pense que j'aurais trouvé une remarque bien placée à lui

répondre. Et puis, je me suis dit que, pour une fois, quelqu'un avait été plus fort que moi.

C'est lui qui fixait de nouvelles règles. Ce rapport de force qui avait piqué mon orgueil avait

aussi piqué ma curiosité. Qui était donc cet homme qui avait su me surprendre le temps de deux phrases ?... La serveuse a déposé un nouveau verre de vin rouge devant moi, et un verre de vin blanc devant Matt.

- « Et ?... » lui ai-je lancé, ne trouvant sur le coup rien d'autre à dire.

Nouveau sourire. Il m'a fixée du regard trois bonnes secondes. Ce bleu ! C'était...

surprenant ! Bref... Ma question a paru le déstabiliser. Je pense qu'il s'attendait à autre chose : que je rétorque ou réplique quelque chose peut-être. Tant mieux ! Il fallait jouer là-dessus pour reprendre le contrôle. J'en ai profité pour ajouter :

- « Donc, vous m'observez depuis trois quarts d'heure !... Remarquez, ça facilite l'entrée en matière ! On va peut-être entreprendre une conversation moins banale qu'elle aurait pu être autrement. »

Un point pour moi ! Il a bu une gorgée de son vin en me fixant toujours, et toujours avec ce sourire qui illuminait son visage. Moi, je continuais à le regarder d'un air des plus détachés. J'avais retrouvé une certaine assurance. Il a reposé son verre et a détourné les yeux vers le pianiste.

- « Quel air désirez-vous qu'il joue pour vous ? Je peux aller le voir et lui demander ce que vous voulez. » m'a-t-il lancé.

- « Les gens font-ils toujours ce que vous leur demandez de faire ? Vous dirigez toujours les événements à votre convenance ? » ai-je lâché avec désinvolture.

Pensant avoir touché une corde sensible chez lui, il a littéralement ignoré ma question, et est parti dans une explication dont je ne voyais pas le but.

- « Je suis cet orchestre depuis deux ans maintenant. Avant, je suivais un groupe plus important mais qui a voulu prendre son envol et partir pour La Nouvelle Orléans. J'avais la possibilité de l'accompagner, bien sûr, mais c'était à l'époque où je tentais de sauver mon mariage. Il était donc hors de question de partir. Je suis resté à New-York, et j'ai rencontré Johnny et Malina. Sa voix m'a enchantée ! Je n'avais pas perdu au change. Chaque soir, nous... enfin 'ils' se produisent dans les plus grands clubs new-yorkais. »

Il marqua une petite pause avant de reprendre :

- « Et ça marche bien pour moi jusque là. »

Il porta une nouvelle fois son verre à ses lèvres en regardant vers la chanteuse noire, donc Malina si j'avais bien compris, qui chantait *Fine Romance* avec, c'est vrai, une voix à tomber par terre ! Ce n'était ni Marilyn, ni Franck, mais dans sa version à elle transpirait toute l'âme noire et chaude de ses origines. Le regard de Matt était presque... paternel pour ses petits protégés ! Ça m'a touchée.

Il a repris son histoire. Je l'ai écouté sans prononcer un mot. Il paraissait décidé à déballer toute sa vie en un quart d'heure.

- « Donc, je passe d'un club à l'autre, chaque soir, dans toute la ville, y compris dans Harlem, grâce aux 'entrées' qu'a Malina là-bas. Parfois, Carlo, le saxo, se joint à eux, mais il fait partie d'un autre groupe. Pourtant j'aime bien jouer au Blue Star. C'est un bon club, ne trouvez-vous pas, vous qui êtes une habituée ici ? »

Nouvelle claque ! Bon, réfléchissons... Était-il ami avec le patron ? Se peut-il qu'il soit déjà venu avec son orchestre jouer ici un autre vendredi et qu'il m'ait vue à cette occasion ?

J'essayais aussi de me remémorer les e-mails que je lui avais écrits, pour voir à quel moment j'avais pu me trahir.

- « Pardonnez-moi, Erin, je vous taquine ! Ne vous inquiétez pas, c'est juste que je suis passé ici il y a quatre ou cinq vendredis pour voir avec le patron quand nous pourrions jouer avec l'orchestre. Et je vous ai remarquée au bar, sans savoir que c'était avec vous que je correspondais par e-mails, bien sûr. Je vous ai trouvée charmante, et je vous laisse imaginer ma surprise quand j'ai compris ce soir que vous étiez la seule et même personne. »

Agaçant ! C'est le premier mot qui me soit venu à l'esprit à ce moment-là pour le décrire : cet homme-là était agaçant et en même temps... attirant ! Il avait ce petit quelque chose d'énervant qui peut vous mettre hors de vous en un rien de temps, mais vous vous retrouvez totalement incapable de lui dire quoi que ce soit : un sourire, les yeux droits dans les vôtres et c'est fini, vous êtes à sa merci. Ce qui peut être dangereux d'ailleurs... Mais on n'en était pas encore là. A ce moment précis, je réfléchissais plutôt à ce que j'allais bien pouvoir lui répondre. Surtout, ne jamais perdre de vue les règles : lui en mettre plein le cœur, l'éblouir, il *doit* ne plus jamais avoir envie de me quitter !... Pas évident ! Je venais de perdre pied devant lui tellement de fois ! Mais c'était faisable. Après tout, c'est lui-même qui m'avait remarquée ! Donc, je lui plaisais. Très bien.

Je me suis penchée en arrière pour m'adosser sur ma chaise, la tournant légèrement pour être face au pianiste et à la chanteuse. L'air concentré et silencieuse, je me suis mise à écouter la nouvelle chanson qui débutait. De cette façon (j'ai longuement lu sur l'étude des gestes et des comportements), je donnais tout à fait l'impression que tout ce qu'il me racontait ne m'atteignait même pas. Ou il marchait, ou il voyait mon petit jeu et je devais m'attendre à une nouvelle taquinerie. Je suis restée ainsi tout le temps de la chanson. Je n'ai pas dit un mot, et lui non plus d'ailleurs. Avais-je à nouveau marqué un point ? Pour en être sûre, je me suis brusquement levée, prétextant que je devais aller aux toilettes.

- « Je vous en prie... Vous voudrez un autre verre ? Autre chose ? ».

Son sourire était moins assuré en disant cela, et je retrouvais les phrases banales de d'habitude (j'avais à peine entamé mon verre !), comme une question désespérée au cas où je me perde dans les toilettes et ne revienne jamais ! Parfait... Je suis passée lentement entre les tables, j'ai contourné le bar en direction des toilettes, et juste avant d'y entrer, je me suis retournée vers notre table, pour vérifier : il ne me quittait pas des yeux.

Quelques minutes plus tard, je suis ressortie. Matt n'était plus à sa place... Si je parcourais la pièce des yeux, à son tour s'il m'observait, il pourrait croire que je le cherche désespérément et qu'il m'a prise dans son filet, ce que je ne voulais surtout pas lui laisser penser. La meilleure solution était donc de retourner tranquillement m'asseoir et d'attendre la suite. Elle ne s'est pas faite attendre longtemps. Quelques secondes plus tard, Matt est revenu avec un bouquet de roses à la main, qu'il avait dû acheter à l'un de ces vendeurs ambulants qui visitent les restaurants chaque soir. Agaçant je vous dit !... Mais qui peut résister à ça ? Moi pas, en tout cas. Et pas avec ce sourire qui les a accompagnées.

La suite fut plus détendue et agréable. Oui, agréable, j'avoue. Il m'a longuement expliqué son métier de producteur de musiciens, comment il en était arrivé là, tous les grands noms du Jazz qu'il avait connus... On aurait dit qu'il me faisait une dissertation orale avec argumentation complète pour que je sois convaincue du bien fondé de ses dires. Je le trouvais attachant. Il m'a raconté qu'il adorait New-York, qu'il vivait dans l'Upper East Side, ce qui lui permettait de pouvoir se promener très souvent dans Central Park ; qu'il avait deux enfants qu'il voyait peu depuis son divorce, une fille et un garçon, douze et neuf ans, etc etc... Parcours somme toute classique de nos jours, me suis-je dit en moi-même. Mais il mettait une telle émotion dans tout ce qu'il disait, ou un tel enthousiasme, que sa vie telle qu'il la racontait finissait par me sembler tirée d'un roman dont il était le héros. Un héros...

Et puis, mon tour est arrivé :

- « Et vous, Erin, parlez-moi de vous ! » m'a-t-il lancé d'un ton engageant.

Et là, je me suis dit que l'instant allait être difficile. Parler de mon métier, d'où j'habitais, du pourquoi j'aimais New-York, de mes passions..., pas de problème. Mais quand arriverait le

moment de parler de ma famille ? Vous allez dire que je dois avoir l'habitude après tant de rendez-vous, pourtant...

J'ai commencé par le plus banal :

- « Je vis dans TriBeCa. Le quartier est chic et le loyer est cher, mais c'est plus facile pour moi car je suis ainsi au cœur du quartier des galeries d'art. C'est important d'être 'présent' le plus possible, ai-je dit en esquissant des guillemets en l'air avec mes doigts, pour pouvoir se faire un nom dans le milieu. Je suis peintre... »

- « Peintre ? m'a-t-il interrompu. Quel est votre courant artistique ? »

Savait-il de quoi il parlait ou était-ce une question de pure politesse ? On allait bien voir.

- « Surréalisme : Kiefer, Brauer, Miró, Chagall... »

- « Chagall, je connais. »

Réponse : il ne savait pas. J'ai jugé utile d'ajouter une petite explication pour éclairer son ignorance mal dissimulée :

- « Les surréalistes sont des rêveurs, des révolutionnaires, souhaitant changer le monde pour changer la vie. Les peintres que je vous ai cités sont au surréalisme ce que Sigmund Freud est à la psychanalyse : le but est d'ouvrir l'art pictural à l'inconscient et au rêve. Les tableaux sont une énigme à laquelle il n'existe pas de solution. »

- « Ah, d'accord ! Je vois... »

Il ne voyait rien du tout. Je m'amusais intérieurement. L'abstrait était un domaine que je maîtrisais bien et rares étaient ceux qui me suivaient.

Comme je le prévoyais, il a lancé un nouveau sujet :

- « Et vous vivez à New-York depuis longtemps ? »

- « Une dizaine d'années environ. Je suis originaire d'une petite ville du Kentucky. Mais là-bas, vous savez, il y a peu de place pour la vie d'artiste. Après mes études, j'ai donc un peu erré dans les grandes villes de la côte Est pour finir ici. C'est le meilleur endroit si on veut réussir. Mais vous en savez quelque chose : quelque part, vous aussi, vous menez une vie d'artiste ! Et de votre côté comme du mien, la Grosse Pomme est l'aboutissement d'une vie professionnelle, pas vrai ? »

Il a acquiescé d'un air convaincu.

Puis, j'ai parlé un peu de ce que j'aimais : la lecture, les grands espaces, le bruit des vagues à l'infini, les lumières de New-York la nuit... Rien d'extraordinaire. Très 'cliché' comme conversation. J'essayais de gagner du temps pour éviter le sujet fatidique...

- « Et votre famille vit par ici ? »

- « Non. » ai-je simplement répondu.

Une infime observation lui aurait suffi pour voir que ce sujet me rendait mal à l'aise et que je n'avais pas envie d'en parler. Pas ce soir. Il a tenté d'insister mais devant mes réponses de plus en plus évasives, il s'est ravisé.

- « Il est tard, ai-je dit brusquement. Il va falloir que je rentre. »

Il a jeté un coup d'œil à sa montre et a hoché la tête en signe d'acquiescement. Tiens, le pianiste ne jouait plus ! Je ne m'en étais même pas rendue compte ! Pas très bon, ça... Les tables s'étaient vidées. Seule la boule à facettes qui tournoyait lentement nous renvoyait toujours ses éclats de lumière magique dans la pénombre du club. L'homme au chapeau et la femme étaient encore là par contre. Il ne devait être pas loin de 23h00. Pour un premier rendez-vous, c'était pas mal ! Il ne faut jamais tout dire en une seule fois de toutes façons. Sinon, à quoi bon se revoir ? Toujours terminer la soirée sur de l'inachevé. Après étude du sujet, je trouve que c'est la meilleure méthode. Et maintenant ? Là, il n'y a plus de règles : il faut attendre et espérer. Espérer qu'on vous pose la question finale...

Matt a payé la note, m'a aidée à passer ma veste avec galanterie et nous sommes sortis. J'avais mon beau bouquet de roses à la main. Rien, alors ? Est-ce que j'avais raté quelque chose pendant la soirée ? Il ne fallait pas. Cette simple idée m'angoissait.

- « Vous rentrez en taxi ? » m'a-t-il demandé sans même me regarder.

- « Oui, c'est préférable à cette heure tardive. »

Il héla un taxi. Au moment d'entrer dans le taxi, il me retint par le bras. Ses yeux bleus étaient plantés dans les miens.

- « Vous êtes libre demain soir ? »

Ouf ! J'ai bien cru que c'était fichu ! Autre règle importante maintenant : ne pas montrer qu'on attendait cette question.

- « Non. Je suis désolée. »

C'est risqué, me direz-vous. C'est vrai. Mais c'est un autre moyen de savoir. S'il n'insiste pas, c'était une question de politesse et souvent, il termine par un « on se rappelle, alors ». Dans le cas contraire...

- « Et dimanche ? »

J'ai souri.

- « Dimanche ?... Oui, je suis libre. »

Je n'étais pas sûre, mais il m'a semblé le voir soupirer de soulagement, subrepticement. Parfait !

- « Où peut-on se donner rendez-vous ? »

- « Times Square, ai-je proposé. Au Starbucks Coffee ? »

- « Très bien ! 15h ? »

- « J'y serai. Merci pour cette soirée, Matt. »

J'ai agité mon bouquet.

- « ...Et pour les roses ! »

Il m'a souri. Il était content de lui, je crois. Même si j'ai senti qu'il ne s'avouait pas vainqueur pour autant. Moi par contre, je jubilais. J'avais gagné ! Je suis montée dans le taxi qui a démarré aussitôt.

-Chapitre 2-

Le soleil semblait levé depuis bien longtemps, puisqu'il inondait déjà la pièce principale de mon petit deux-pièces. Ce qui est rare à New-York. Il y a souvent de grandes tours, même éloignées, qui vous plongent le jour dans une ombre artificielle, mais perpétuelle. Et la nuit par contre, ces mêmes tours, éclairées de tous leurs néons, vous obligent à fermer vos stores si vous voulez dormir un minimum. Quand ce ne sont pas des lumières clignotantes ! Curieuse vie en vérité...

Non, moi pour ça, j'avais de la chance. Je payais cher mon appartement de Reade Street, mais à TriBeCa, je connaissais au moins ce qu'était la lumière du soleil. Donc, tout ça pour dire qu'il devait être tard dans la matinée quand je me suis levée. J'avais assez mal dormi. Je me repassais encore et encore la soirée d'hier dans ma tête qui se chargeait de plus en plus d'interrogations inutiles car sans réponses... pour l'instant. Étrange rendez-vous finalement. Mal commencé, bien fini, et entre les deux ? Difficile à cerner. On avait joué au chat et à la souris toute la soirée, on avait bravé les règles habituelles. Contrairement à ce qu'on dit, la nuit ne m'avait nullement porté conseil ! J'avais les idées embrouillées. ...

J'en étais là de mes réflexions quand mon téléphone portable a sonné. Lui ? Impossible, il n'avait pas ce numéro. A moins que ce ne soit encore un de ses tours pour m'impressionner! J'ai regardé le nom du correspondant qui s'affichait sur l'écran : non, ce n'était pas lui.

- « Hey, Erin ! Je te réveille, fainéante ? C'était comment hier soir, alors ? »

Diana. Ma meilleure amie. Enfin, c'est ce qu'on se dit. Parce que, finalement, « meilleure », ça veut dire quoi ? Meilleure par rapport aux autres ? Pourquoi ? Parce que c'est à elle qu'on raconte tout, parce que c'est celle qu'on voit le plus, ou parce que, inversement, c'est à vous qu'elle raconte tout ? Autrement, à quoi servent ceux et celles qui portent simplement le nom d'« amis » ? Bref...

- « Oui, Diana ! C'était bien hier soir. »

- « Mike, c'est ça ? »

- « Matt, ai-je rectifié. Il est... charmant. »

J'ignore pourquoi, je n'avais pas envie de donner de détails, pas cette fois-ci.

- « Tu vas le revoir ? »

- « Peut-être dimanche. »

- « Oh, oh ! Rapide !... Il t'a donc plu à ce point! J'espère sincèrement que cette fois, ça marchera ! »

'Cette fois'... Je n'ai pas relevé.

- « Oui, moi aussi, je l'espère. » ai-je continué.

- « Il est beau, au moins ? »

Beau... Vu les hommes avec qui Diana sortait, j'avais un peu peur de ce qualificatif dans sa bouche et du sens qu'elle lui donnait. Le dernier en date, et encore d'actualité bizarrement, est un ersatz plastiqué d'acteur de cinéma, au sourire de star, mais qui n'a de star que le sourire ! J'ai donc préféré assurer mes arrières :

- « Il a beaucoup de charme ! C'est parfait pour moi. » Et j'ai bien insisté sur les deux derniers mots.

Comme je le prévoyais, elle n'a rien demandé sur son métier ou sur sa vie. La description d'un homme pour Diana s'arrêtait là. Ou presque...

- « Il t'a embrassée ? »

- « Diana ! » ai-je grondé.

- « Bon, j'ai compris, je me tais. Je suis contente pour toi. Tu me tiens au courant de la suite ? J'ai hâte de savoir ! Il est grand temps que tu sois heureuse ! »

Que je sois heureuse... C'était bien vrai. Mais le pouvais-je seulement ? En avais-je le droit ? Après tout ce qui s'était passé, j'avais oublié jusqu'à la signification même de ce que voulait dire 'heureuse'. Bien sûr, il y avait eu Tony... Mais dans mon petit bonheur fragile avec lui se profilaient trop de souvenirs malheureux. Le malheur ne peut pas se lier avec le bonheur. Ou l'on se débarrasse de l'un pour accueillir l'autre, ou l'on refuse l'autre, et c'est comme ça.

C'est étrange comme un esprit blessé raisonne... En fait, non. Et c'est bien ça le problème, il ne raisonne plus. C'est le cœur, brisé, broyé, désespéré, qui gère le quotidien. Et mal.

- « ... cet après-midi ? Tu veux ? »

Perdue dans mes pensées, je n'écoutais plus.

- « Excuse-moi. Qu'est-ce que tu as dit ? »

- « Eh ben ! Il t'a fait tourner la tête, ce gars-là ! Tu es ailleurs ! Je te demandais si tu voulais venir avec Max et moi au cinéma cet après-midi ? »

Pitié ! Pas le 'sourire de star', je n'étais pas d'humeur !

- « Non, je te remercie. Je crois que je vais peindre un peu : ça me détendra. »

- « Comme tu veux ! Si tu changes d'avis, on va voir un film japonais. »

Double non, alors !... Le pire, c'est qu'elle aussi déteste ce genre de films plein de violence ! Pourquoi donc faisait-elle ces concessions ridicules pour plaire à son Jules ?

Après deux-trois banalités à propos d'un courrier qu'elle avait reçu, nous nous sommes quittées. En raccrochant, je n'ai pu m'empêcher de sourire en l'imaginant au bras de son homme-poupée. Qu'est-ce qu'on est différente, toutes les deux ! Mais je l'aime bien, malgré tout. Elle me fait rire. Elle a toujours tous les problèmes du monde sur le dos, et quand je ne réagis pas comme elle l'attend à une de ses explications, je la vois faire un effort surhumain pour sortir du plus profond de son esprit le plus recherché des mensonges pour rendre l'affaire plus croustillante. Et devant mon étonnement ou mon air choqué, je le vois : elle jubile.

Nous nous connaissons depuis longtemps, depuis l'Université de Louisville, *Allen R. Hite Art Institute*. Même si à cette époque, nous n'étions pas très proches, c'est la peinture qui nous a rapprochées. Nous nous sommes toutes les deux retrouvées à New-York pour percer dans le milieu. Elle fait aussi dans le surréalisme. C'est amusant d'ailleurs, de comparer nos œuvres et de voir les interprétations réciproques qu'on en fait ! Ça ouvre le débat à des discussions sans fin sur le symbolisme de la vie et l'inconscient humain. Nous avons même créé un club où se retrouvent tous les fous du surréalisme qui ont envie de se perdre dans le dédale inextricable de l'abstraction artistique. Tous les jeudis soirs. C'est passionnant ! Au-delà de la peinture, on découvre des personnalités plus ou moins farfelues qui tentent tant bien que mal de transmettre à leurs pinceaux une pensée, une idée, un concept, qu'ils ont souvent eux-mêmes du mal à définir avec des mots. Des artistes complets !...

J'aime être active dans la société, comme ça. Organiser des rencontres, aider, soulager les autres... C'est curieux, d'ailleurs, comme on peut réussir à le faire pour d'autres et être incapable de se l'appliquer à soi. A moins que ce ne soit une sorte d'exutoire, une nécessité d'aider autrui pour s'aider soi-même.

Par exemple, je fais partie d'une association d'aide pour les familles des victimes du 11 Septembre. Les « événements », comme on dit maintenant, comme si ce mot à lui seul résumait à présent ce jour. Des réunions sont organisées avec un psychologue qui permettent aux familles des victimes de s'exprimer, d'apprendre à extérioriser leur peine, et ainsi, à faire petit à petit leur deuil. On fait alors un tour de table et chacun raconte son histoire, ses efforts, ses progrès... ses rechutes. Car même si ça fait longtemps, la douleur est tenace. Et bien souvent, il faut du temps à ces familles pour réaliser qu'elles ne peuvent pas s'en sortir toutes seules et qu'elles ont besoin d'une aide extérieure. Beaucoup ne sont venues nous voir

qu'après plusieurs années. Elles restent avec nous quelques mois, puis elles ne viennent plus, quand ça va mieux. Puis un jour, on les revoit. Ce sont des mères, des pères, des épouses, des maris, des enfants mêmes, ce qui est le plus terrible. On fait ce qu'on peut pour les aider. Parfois, on y arrive : on reçoit des petits mots gentils de remerciement, qui nous rappellent qu'on ne fait pas ça pour rien. Ceux-là, on les accroche sur un tableau, dans le couloir. Et quand ça ne va pas, quand le désespoir et l'impuissance nous gagnent, on passe devant, on les relit et on se sent mieux, utiles.

Moi, je suis à l'accueil téléphonique avec Carole et Baloo, une fois par semaine. Il s'appelle Pablo, un mexicain, mais son allure insouciant de gros nounours a eu vite fait de faire naître dans l'esprit de tous ce gentil sobriquet 'disneysien'.

Les gens appellent un numéro gratuit et on les oriente vers nos réunions. Carole, Baloo et moi y assistons aussi chacun notre tour et participons aux discussions pour mettre à l'aise les personnes, les rassurer, les bichonner. Ils en ont besoin. Besoin de soutien, de compréhension, d'affection, et surtout d'écoute. On est là pour tout ça, dans le désordre, suivant la demande. Parfois, je me demande à qui ça fait le plus de bien : à eux, ou à nous. Ou peut-être aux deux.

Bon ! Si je ne voulais pas passer tout mon samedi à ne rien faire, il fallait se bouger un peu. J'ai mangé un morceau vite fait, pris ma douche, je me suis vêtue d'un vieux jogging et d'un T-shirt spécial-peinture et me suis assise devant mon chevalet. Inspiration, inspiration... Comme un écrivain craignant le complexe de la page blanche, il m'arrivait souvent de ressentir le vide dans ma tête devant ma toile. C'est-à-dire que, ce n'est pas comme si je faisais une nature morte ou un portrait ! Le surréalisme présuppose une pensée complexe avant même le premier coup de pinceau. Même dans l'art abstrait, l'abstrait doit avoir un sens. Ma toile doit parler. Même si c'est un langage étranger et incompris pour le commun peuple. Elle doit dire quelque chose.

Donc, qu'est-ce que j'avais à dire ?... Pourtant, ma tête était remplie de choses à dire ! Mais tout était mélangé. Je me suis levée et approchée de la fenêtre. L'atmosphère new-yorkaise est montée jusqu'à moi : une sirène de police, quelques klaxons, le bruit de la circulation, une odeur de graillon venant d'un stand ambulancier de bretzels et de hot-dogs... New-York dans toute sa splendeur !

Le temps était moins chaud depuis deux semaines, moins étouffant ! On entrait dans l'automne et on retrouvait un air plus respirable que l'étuve et le sauna estival. J'aime New-York à l'automne, les couleurs que prend la ville qui s'habille de tons chauds et orangés, comme pour rechercher une lumière dorée que le soleil fuyant entre les gratte-ciels lui refuse. Les parcs sont magnifiques à cette époque. Tiens !... Demain, nous pourrions aller nous promener dans Central Park, ce serait une idée !...

Avec ce beau temps, j'imaginai les bateaux bondés de touristes qui faisaient la navette vers la Statue de la Liberté : sa silhouette fière qui impose le respect, la torche dorée, symbole de liberté, d'espoir. Des idées chères à nos ancêtres mais que les touristes du monde entier ont tant de mal à comprendre. J'ai répété ces mots en chuchotant : « liberté, espoir, liberté... ». Je suis retournée à mon chevalet et me suis mise à peindre.

L'après-midi s'est vite achevée. Il fallait maintenant penser à la journée de demain. Me laissant tomber dans mon fauteuil new-design, plus design que confortable d'ailleurs, j'ai fixé ma toile encore toute humide. Mes pensées se sont envolées avec les couleurs. Je suis restée un moment comme ça. La nuit s'était installée et dans le noir, je fixais une peinture que je ne voyais plus depuis longtemps. Une larme humide le long de ma joue m'a sortie de ma rêverie...

Je me suis passée un bon film en dégustant une pizza gigantesque et je me suis couchée. Dormir... C'est ce que j'avais de mieux à faire. Un jour d'achevé. Un samedi de plus. Demain serait un autre jour.

-Chapitre 3-

L'heure du rendez-vous est vite arrivée. Le matin, j'étais sortie marcher, ou plutôt errer, pour réfléchir un peu. Qu'allions-nous bien pouvoir nous dire cet après-midi ? Devais-je le laisser parler ou diriger la conversation à mon idée ? L'angoisse du deuxième rendez-vous... C'est étrange cette peur qui vous étreint le cœur, bien plus qu'au premier. Celui-là est un peu un espoir de quelque chose de possible. Même si au fond, il ne promet absolument rien, dans l'idéal d'une volonté commune, il promet tout...

Mon errance m'avait fait longer tout Canal Street jusqu'à Little Italy. En revoyant *la Gondola*, cette Trattoria au cœur de Mulberry Street, je n'ai pu m'empêcher de penser à Tony, avec un petit pincement au cœur. C'est là qu'il m'emmenait manger le plus souvent. Je me suis demandée s'il vivait toujours dans le coin. Ça faisait quoi... un an ? Quelque chose me poussait à vouloir le revoir, mais il ne fallait pas. Les mobiles n'étaient pas les bons, je le savais...

Je me suis hâtée un peu pour rentrer. 15h00... Devais-je être juste à l'heure au rendez-vous ? Arriver en avance ? Ou légèrement en retard pour me faire attendre ? Comment devais-je m'habiller ?...

Pourquoi faut-il toujours tout calculer, comme ça, me suis-je demandée. Est-ce une forme de manipulation de l'autre, un désir de se faire accepter coûte que coûte ? Le côté trop féminin des questions inutiles ? Je ne sais pas. Enfin si, je le sais...

Après avoir changé je ne sais combien de fois de vêtements, je me suis retrouvée dehors avec un jean, un petit chemisier blanc dont j'avais retroussé les manches, un pull sans couleur jeté sur mes épaules, et des petites tennis blanches aux pieds. Et la question ne se posait maintenant plus : je serais en retard !

J'ai attrapé le premier métro de la ligne 1 : huit stations avant Times Square. Bon... Pourvu que j'aie choisi la tenue adéquate ! Je serais ridicule devant lui si je le trouvais habillé aussi 'classe' qu'hier soir ! Mais non, je ne pense pas. Le dimanche, les new-yorkais s'habillent plus *sportswear* et s'adonnent au sport, aux balades... D'autant que le temps était magnifique. Tout était réuni pour une envie de promenade dans la nature ! J'aimerais bien...

Times Square. Je suis sortie de la bouche du métro comme on sort subitement d'un ascenseur au milieu d'une salle bondée où règne un brouhaha indescriptible. Et encore, le mot est faible ! Pour moi, Times Square incarne la vie de New-York dans tous ses absolus. Tout n'est que lumières clignotantes, publicités géantes, foule à toute heure du jour et de la nuit, taxis jaunes dans tous les sens... Même après plusieurs années de vie ici, Times Square me fascine toujours autant.

Le Starbucks Coffee, à droite. Je traverse la rue en toute hâte en tentant de scruter l'intérieur pour essayer de l'apercevoir à travers la vitre. Chose vaine par ailleurs, car la vitre reflétait davantage la publicité pour la dernière Ford projetée en écran géant sur le building d'en-face, que les images floues et imprécises de l'intérieur. Je suis entrée. Il était là.

Un peu essoufflée d'avoir couru, j'ai bafouillé une excuse inutile sur mon retard. Je dis inutile car vu les deux cafés déjà vides devant lui, il était évident qu'il n'était pas arrivé à 15h juste ! Même si j'étais arrivée en avance, il m'aurait devancée de toutes façons.

Pour réponse, il m'a envoyé en pleine figure un sourire magnifique qui m'a fait baisser les yeux, encore. Mon regard s'est donc porté, par la force des choses, sur ses pieds : des baskets et un jean. Ouf... J'ai relevé les yeux discrètement : il avait mis un polo rayé de larges bandes

blanches et bleues, qui faisaient ressortir le bleu déjà trop beau de ses yeux. Bon... c'était déjà ça.

- « Que prenez-vous, Erin ? » m'a-t-il demandé en se levant.

- « Un café long avec du lait s'il vous plaît. »

Je me suis assise dans un de ces fauteuils vert-starbucks et je l'ai regardé passer notre commande à la caisse. Il est revenu s'asseoir en face de moi avec deux énormes gobelets tout fumants.

- « Comment allez-vous depuis vendredi ? » s'est-il enquis en posant mon café devant moi.

- « Bien, merci. Hier je n'ai pas fait grand-chose : j'ai passé toute la journée à peindre. »

Il a souri. A ce moment précis, j'ai réalisé que je venais de me trahir. Vendredi soir, je lui avais dit que je n'étais pas libre samedi !... C'était fait, tant pis. Mais après tout, j'aurais très bien pu avoir *prévu* de peindre, non ?... Une justification n'aurait servi qu'à m'enfoncer davantage. J'ai bu une gorgée de mon café pour tenter de cacher ma gêne... bouillant ! Je n'ai réussi qu'à me brûler la langue.

- « J'ai pensé qu'on pouvait profiter du beau temps et aller se promener un peu, qu'en dites-vous ? » a-t-il proposé sans transition.

- « Excellente idée ! J'avais pensé à la même chose ! » ai-je répondu, tandis que l'image de Central Park s'esquissait avec envie dans mon esprit.

- « Me permettez-vous seulement de choisir le lieu ? » a-t-il poursuivi.

- « Si vous voulez. »

Nous avons tranquillement fini nos cafés en commentant avec un fond de moquerie les publicités que nous pouvions apercevoir sur l'écran géant, dehors. Puis nous sommes sortis. Matt a arrêté un taxi et m'a fait monter. On aurait pu prendre le métro ! Ma surprise s'est intensifiée quand il m'a demandé de fermer les yeux pendant le trajet. Ce que j'ai fait. Je ne sais pas trop pourquoi d'ailleurs. J'avais l'impression d'être une petite fille à qui l'on voulait faire une énorme surprise.

Après quelques minutes, j'ai entendu le bruit du moteur s'entrecouper à intervalles réguliers : j'ai compris que nous roulions sur un pont. Lequel était-ce ? Le Pont de Brooklyn ? Le Pont de Manhattan ? Non, nous ne roulions pas depuis assez longtemps. Ce devait être le Pont de Queensboro. Où m'emmenait-il donc ?...

A cet instant, j'ai senti en moi comme une angoisse. Après tout, je ne le connaissais pas !

Comment pouvais-je être assez naïve pour accepter une telle folie après un seul rendez-vous ! Je n'avais pensé qu'à mes motivations à moi, pas à ce que lui pouvait avoir derrière la tête..

Le chauffeur était là mais on assiste à tellement de choses à New-York qu'on ne peut s'empêcher d'imaginer ce genre de mauvais scénario. Ça n'arrive pas qu'aux autres. J'ai donc ouvert un peu les yeux, par instinct de protection, ou quelque chose comme ça.

- « Ne les ouvrez pas encore ! Nous ne sommes pas arrivés ! »

Sa voix était douce. Je me suis sentie un peu rassurée. Pendant le dixième de seconde où j'avais ouvert les yeux, j'avais reconnu des quartiers du Queens.

Le trajet m'a paru interminable. A un moment donné, j'ai entendu un avion décoller presque au-dessus de ma tête : JFK ! Nous étions sur Brooklyn. Peut-être vingt minutes plus tard, le taxi s'est enfin arrêté. J'ai attendu que Matt vienne ouvrir la porte de mon côté. Il a payé le chauffeur, l'a remercié, et m'a pris la main pour m'inviter à sortir tout en me priant de garder les yeux fermés. Inutile ! Je savais où nous étions. Cette odeur, ce bruit... Nous étions quelque part sur une plage de Long Island ! Ah, Matt... Quel bonheur, quelle bonne idée !

- « Allez-y, ouvrez les yeux maintenant. »

Il me tenait toujours la main. J'ai ouvert les yeux et mon cœur a fondu en moi en découvrant les dunes de sable et l'océan. Je crois même lui avoir serré un peu plus la main, tant l'émotion m'envahissait. Central Park était oublié ! Mon angoisse, envolée ! Cela faisait tellement

longtemps que je n'étais pas venue là ! A vivre en permanence dans le chaos de Manhattan, on en oublie qu'à quelques kilomètres à l'est, il existe un tel paysage, tellement éloigné du béton des gratte-ciels ! Ici, l'horizon existe ; ici, le rêve existe...

Reprenant un peu mes esprits, j'ai levé les yeux vers Matt et très simplement, je lui ai dit Merci. Sans rien d'autre. Je n'avais plus envie de jouer un rôle à ce moment-là, plus envie de calculer, de réfléchir. J'avais envie de profiter de l'instant présent. Je me sentais bien, d'un bien-être qui m'a presque fait peur. Mais à ce moment-là, je n'avais pas non plus envie d'avoir peur, pas envie de refuser ce bien-être. J'avais envie... de vivre, tout simplement.

J'ai eu l'impression de ne pas lâcher sa main de la journée ! Nous avons marché le long de la plage. La mer n'était pas d'un bleu extraordinaire, mais qu'importe ! J'avais retiré mes chaussures pour sentir le sable entre mes doigts de pieds, je sentais l'odeur des algues, j'entendais le bruit de l'océan, infatigable, qui roulait encore et encore ses vagues pleines d'écume sur le rivage mouillé... Si j'avais à décrire le bonheur, l'émotion que j'étais en train de vivre s'en serait approchée très fortement et m'en aurait donné les mots pour le dire. Et pourtant...

Nous n'étions pas les seuls : quelques couples et plusieurs familles avaient aussi élu domicile sur la plage pour l'après-midi. Nous nous sommes quant à nous assis sur un banc, face à l'océan. Matt était tout simplement parfait avec moi : plein d'attentions et d'égards, doux...

- « Ça vous fait vraiment plaisir d'être ici ? J'ai pensé que c'était tout à fait votre style, que ce lieu irait bien avec vous. »

Ce besoin soudain d'être rassuré m'a amusée. Nous étions là depuis presque une heure quand il m'a posé la question. Comment n'avait-il pas vu mon regard face à ce spectacle quand j'avais ouvert les yeux, comment n'avait-il pas senti mon émotion en marchant dans le sable tout à l'heure ? Non. Je crois qu'il avait vu tout ça. Mais il avait besoin qu'on lui dise que ce qu'il avait fait était parfait. Alors, c'est ce que je lui ai dit. On avait dépassé les taquineries de vendredi soir, au club. L'un comme l'autre étions plus... naturels, je crois.

- « Vous avez déjà emmené vos enfants, ici ? » lui ai-je brusquement demandé.

- « Oui, plusieurs fois même. Ils aiment venir ici. Comme moi. Je trouve que l'océan nous fait oublier nos soucis, détend, repose et ressourçe à la fois. Et puis, c'est pratique ici pour jouer avec les enfants. Il y a beaucoup de place. »

Petite pause...

- « Vous en ferez peut-être une toile ! » m'a-t-il lancé dans un sourire.

Je me suis contentée de lui répondre par un petit hochement de tête. Décidément, il n'avait pas compris. Le surréalisme n'est pas la représentation concrète d'une chose. Au mieux, j'aurais pu peindre une toile sur l'*impression* que me donnait l'instant présent : il m'aurait fallu transcrire un bien-être, une forte émotion, en même temps qu'une peur, une interrogation, le tout sur un fond d'inquiétude perceptible et presque tactile. Et je ne crois pas que c'est à ce genre-là qu'il pensait. Il faudra que je l'emmène dans une galerie ou un musée, me suis-je dit, pour qu'il voie...

A côté de nous, un enfant tenant un cerf-volant courait dans tous les sens. Il riait, heureux de son jeu.

- « Et vous Erin, vous n'avez jamais voulu avoir d'enfant ? »

Mauvaise question.

- « Avec qui ? » ai-je répondu.

Mauvaise réponse, j'en conviens...

- « Je ne voulais pas vous peiner, excusez-moi. »

- « Ne vous excusez pas. C'est juste que ma vie a d'abord besoin d'être un peu... rangée, pour pouvoir accueillir un enfant. Et j'ai déjà du mal à y accueillir un homme ! Vous avez du le comprendre : on ne fait pas les petites annonces pour rien ! C'est un peu en désespoir de cause, non ? »

- « C'est insultant pour moi, ce que vous dites ! »

Il riait en disant cela. Cela m'a fait rire aussi.

- « Non, mais vous comprenez ce que je veux dire ! Vous-même, pourquoi avez-vous passé une annonce ? »

- « Pourquoi ?... »

Il a marqué une pause en regardant la mer.

« Je ne crois pas aux rencontres fortuites, coups de foudre, et compagnie. Tout ça ne fait qu'amener son lot de déceptions et de désillusions. On aime un premier regard, un premier sourire, un premier baiser... et après ? Rien n'est jamais plus 'premier' après, et la routine nous fait oublier ces beaux débuts qui s'évanouissent bien vite devant les *premiers* défauts de l'autre, que l'on avait même pas pensé à voir la première fois, trop aveuglé que l'on est, trop préoccupé par la bonne impression que l'on se doit de donner. »

- « Et avec un *premier* rendez-vous par petite annonce, non ? C'est pareil ! »

- « Non. C'est un premier rendez-vous, oui, mais seulement pour la forme. Pour le fond, on connaît déjà un peu la personne que l'on va rencontrer, si l'on est honnête bien sûr ! »

Et là, « cry me a river » m'est revenu en tête. J'ai souri du coin des lèvres.

- « On se rencontre suite à des points communs déjà établis et sûrs, après discussion, comme pour nous, par e-mails par exemple. Aucun risque d'être aveuglé, pardonnez-moi l'expression, par le sourire ou les yeux d'une femme. Ou si on l'est, au moins, on sait déjà où l'on met les pieds... normalement. C'est moins risqué, disons. »

Description intéressante. C'était étonnant comme conception de l'amour, mais sincère au moins. Et puis, ça se tenait.

- « Et vous Erin ? Pourquoi faites-vous les petites annonces ? »

Je suppose que ce devait être le bon moment pour en parler. Mais j'avais peur.

- « Pour tenter de retrouver le bonheur et tout ce que j'ai perdu avec. » ai-je répondu.

- « *Retrouver?*... Je crois discerner derrière cette phrase une grosse déception sentimentale » a-t-il ajouté d'une voix douce, comme pour m'encourager à poursuivre.

- « Une déception sentimentale ? Oui. Mais pas au sens où vous l'entendez. »

Il a haussé les sourcils en signe d'interrogation. Comment lui dire... Je sentais les larmes monter. J'ai détourné les yeux vers l'océan, en espérant que la légère brise qui soufflait les sécherait. En vain. J'ai pris une grande inspiration, me tournant à nouveau vers lui, et les yeux tout humides, je lui ai dit :

- « Oui, c'est une question d'amour, c'est vrai. Mais il ne s'agit pas d'un homme comme vous l'imaginez. Il s'agit de mon frère. Il est mort, il s'est fait tuer. »

-Chapitre 4-

En parfait gentleman, Matt m'avait pris la main pour me réconforter et sans un mot, l'avait serrée très fort. Cela m'a plus touchée que s'il avait dit quoi que ce soit. Les silences et la chaleur humaine ont souvent plus d'impact que les mots. Il n'a même pas posé de questions pour en savoir plus, attendant que je me remette doucement, et lui en parle de moi-même.

Nous nous sommes levés de notre banc. J'avais, avec cet aveu, donné le signal de notre départ de ce lieu magique qui depuis quelques secondes, avait pris pour moi des allures beaucoup plus mélancoliques. L'odeur d'algues était la même, le bruit des vagues incessantes était le même, mais me renvoyaient maintenant une chanson bien triste, et amère.

Nous avons repris un taxi pour Manhattan. Je n'ai pas dit un mot pendant le trajet, les yeux dans le vague, devant les quartiers de Brooklyn et du Queens qui défilaient. De temps à autre, je sentais le regard de Matt se poser sur moi, en protecteur... ou en pitié, je ne saurais pas dire. A l'approche du Midtown, il a avancé une question avec prudence :

- « Je vous offre un verre ? »

Mon esprit a analysé la question avec une rapidité extrême : si je disais non, il pourrait se culpabiliser d'avoir gâché notre après-midi. Et c'est ce que je ne voulais surtout pas. Mais si je disais oui, il me faudrait certainement entamer quelques explications que je n'avais, sur le moment, pas vraiment envie de donner. Que faire...

- « Non, je vous offre un verre. » lui ai-je alors lancé.

J'ai indiqué une adresse au chauffeur du taxi. Nous sommes arrivés dans le quartier de SoHo, devant un pub à la devanture sombre mais malgré tout engageante et chaleureuse : *The Anyway Café*. J'y venais de temps à autre avec Diana. Nous avons eu droit à la meilleure table, dans un coin tout près d'une petite piste de danse mais à l'écart des autres clients, tranquilles.

Sans n'avoir rien commandé, une serveuse est venue presque aussitôt déposer devant nous deux immenses cocktails pleins de couleurs, plus ou moins fluorescentes d'ailleurs, avec une rondelle d'orange sur le bord du verre et une paille. Le cocktail du jour en Happy Hour. A l'odeur forte d'alcool qui s'en dégageait, je me suis promis de faire attention pour garder tous mes esprits. J'ai bu une gorgée de ce breuvage multicolore : excellent! Je me détendais petit à petit. Matt ne disait rien. Il attendait le feu vert de ma part, je pense. Au bout de quelques instants, j'ai poussé un long soupir comme pour évacuer le mal qui restait cramponné à mes entrailles, et je l'ai regardé dans un sourire timide.

- « Ça va mieux ? m'a-t-il demandé gentiment.

- « Oui, merci... Excusez-moi pour tout à l'heure. Je suis vraiment confuse et je me sens bête vis à vis de vous. J'ai gâché votre belle surprise ! »

- « Non, non, ne vous inquiétez pas, tout va bien. Et puis... je suis encore avec vous, c'est le principal ! »

Son visage était doux, chaleureux. Je l'ai regardé un moment et bizarrement, ça m'a fait un bien fou. Je regrettais même de lui en avoir parlé si tôt. Habituellement, on ne parle jamais de ses problèmes personnels, surtout s'ils sont graves, au deuxième rendez-vous ! A moins de vouloir jouer cartes sur table et que l'autre s'enfuit en courant ! Mais non.

J'ai promené mon regard tout autour de moi. Le plafond était bas, recouvert de miroirs fumés qui donnaient à l'ensemble une impression d'espace. A intervalles réguliers dans la salle, des colonnes blanches se posaient en maîtresses des lieux entre les tables rondes recouvertes de nappes, blanches également. Derrière un lourd rideau de velours à paillettes bleu nuit, on devinait une scène assez petite où devaient s'installer les orchestres, quand il y en avait. Mais ce soir, c'était une musique d'ambiance enregistrée qui se jouait. Un seul couple, assez âgé, s'évertuait à danser toutes les danses sur la piste légèrement plus éclairée que le reste de la salle. Cette image m'a attendrie. Je me suis demandée si à leur âge, je serais toujours à partager une danse avec le même homme, comme eux.

Voyant que je regardais les danseurs avec une certaine envie, Matt en a profité pour me demander :

- « Vous voulez ? »

Je dois avouer que j'aurais préféré une formulation un peu plus... romantique, du genre 'm'accordez-vous cette danse ?' ou 'puis-je vous inviter à danser ?', mais bon, il ne pouvait pas réussir à tous les coups. Les femmes sont parfois très exigeantes dans leurs attentes. Trop même ! C'est idiot. Après tout, ce n'est qu'une formulation de phrase sans aucune importance. Le résultat revient au même. Mais quand même... c'est le petit 'plus' que j'aime bien. On se sent plus... je ne sais même pas en fait. Je préfère, c'est tout. C'est comme dans ces vieux films américains en noir et blanc, dans lesquels Cary Grant, tous les charmes en action, est à dix centimètres du visage d'une femme, mais lui demande quand même s'il peut l'embrasser. Quel romantisme infini ! Et pourtant, là encore, la finalité est la même.

Revenant soudain à la réalité, je me suis demandée comment Matt s'y prendrait, lui. Bref... Non, rien... Pour l'heure, nous allions danser. Oui, je voulais danser.

Nous faisons un peu intrus avec nos jeans et nos chaussures de sport dans ce club assez chic. Je pensais qu'on nous aurait refusé l'entrée, accoutrés comme on l'était.

La voix d'un crooner résonnait sur la piste, chaque colonne blanche renvoyant en écho le son suave de sa voix. Et nous, nous dansions, tout simplement. A nouveau, j'ai ressenti le même bien-être que j'avais eu lorsque nous marchions sur la plage de Long Island.

- « Il me manque, vous savez. » lui ai-je brusquement lancé sans le regarder.

- « Ne dites rien si vous ne voulez pas m'en parler. Je ne m'en offusquerai pas. Nous nous connaissons à peine, et vous n'avez pas à me dévoiler tout ce qui vous ennuie si vous ne le souhaitez pas. Je ne veux pas vous voir triste à cause de mon manque de tact. »

- « Non, ça va, ne vous en faites pas. J'hésite. J'ai peur. Peur de votre réaction, peur que vous ayez pitié de moi. »

Matt n'a pas répondu. Avait-il peur, lui, que j'aie raison ?... Le crooner s'est tu un instant et nous nous sommes séparés l'un de l'autre. Puis la voix d'Elvis sur *It's now or never* nous a fait sourire, nerveusement. Il m'a reprise dans ses bras, comme pour masquer notre gêne à tous les deux : faire quelque chose, danser, pour ne pas avoir à parler.

Oui... c'était peut-être le moment de le dire, comme le disait la chanson d'Elvis. Mais par où commencer ?

J'avais du mal à danser avec mes tenniss, je n'ai pas l'habitude. J'étais sur la pointe des pieds pour arriver à sa hauteur. Lui par contre, semblait assez à l'aise, même en baskets. Elles ne paraissaient pas le gêner. En même temps, c'était un slow.

Sans talons, je me sentais vraiment petite devant lui, devant sa carrure. Mais c'était très agréable : il avait le dessus, il maîtrisait la situation. J'aimais bien.

Nous sommes allés nous rasseoir à la fin de la chanson. A l'aide de ma paille, j'ai aspiré une longue gorgée de mon cocktail avant de me lancer :

- « Il s'est fait tuer..., ai-je commencé sans ambages, il y a plusieurs années. Le problème, c'est que j'y pense toujours, chaque jour que Dieu fait ! Je ne peux pas me l'enlever de la tête, ça m'obsède ! Il faut que je sache ce qui s'est passé ! »

- « Comment ? Vous ne savez pas ce qui s'est passé ? Qui l'a tué ? Il n'y a pas eu d'enquête ? »

Les questions fusaient. Beaucoup d'un seul coup d'ailleurs ! Lui qui ne voulait pas que je lui en parle il y a dix minutes...

-« Si seulement c'était aussi simple !... Je dois faire quelque chose *moi-même*. Je sais que je me fais plus de mal à chercher en vain, que je gaspille les années à m'enfermer dans le désespoir, pour rien. Mieux vaudrait refermer le livre pour enfin pouvoir vivre, moi. Lui est mort, et quoi que je fasse ne me le ramènera pas. C'est ce que tout le monde se tue à me dire! Que moi, j'ai une vie et que je dois la vivre. »

J'ai fait une pause pour observer sa réaction. Il m'écoutait sans broncher, concentré sur les aveux que j'étais en train de lui faire. J'ai poursuivi :

- « Bien sûr, ce serait la solution la plus sage et la plus logique. Le problème, c'est que je ne vis plus depuis que c'est arrivé. Ma vie s'est arrêtée en même temps que la sienne. Mais la différence, c'est que moi, je suis toujours dans ce monde, et donc, que je peux faire quelque chose que lui, ne pourra plus jamais faire : savoir, comprendre pourquoi. Je lui dois ça. Mais les échecs se succèdent et m'enterrent petit à petit, toujours un peu plus. Alors, je me réfugie dans la peinture, où je peux exprimer ma douleur dans le surréalisme. Mais je ne peux me résoudre à me dire que c'est tout ce qui me reste à faire : peindre pour extérioriser, rechercher partout et coûte que coûte un bonheur qui me fuit comme la peste... »

Je parlais de plus en plus vite, l'émotion de mon récit m'envahissant l'esprit. L'alcool devait aider aussi. Mes mains tremblaient. J'avais chaud. Mon réflexe a été de vider le reste de mon cocktail d'un trait, pour me rafraîchir. Matt ne me quittait pas des yeux. Ce bleu me fascinera toujours je crois. C'est la dernière réflexion consciente que j'ai eue avant un grand trou noir.